

L'événement

Mort en 1778, Rousseau divise encore Genève

- **L'Espace Rousseau, installé dans sa maison natale, a dû fermer ses portes faute d'argent le 31 décembre.**
- **La mémoire du «Citoyen de Genève» divise les scientifiques, qui n'arrivent pas à s'entendre.**
- **La création d'un musée semble indispensable si l'on pense que Voltaire a le sien aux Délices depuis 1954.**

ÉTIENNE DUMONT

Publié le 19 janvier 2006

Chronique d'une mort annoncée. Créé en 2002 dans la maison natale de l'écrivain, l'Espace Rousseau a clos ses portes le 31 décembre. Patrice Mugny lui a refusé les 150 000 francs nécessaires pour 2006. «Nous sommes évidemment très tristes», déclare Isabelle Ferrari qui s'en occupait au premier étage du 40, Grand-Rue. «Les réactions de nos 15 000 visiteurs et l'écho rencontré par les manifestations que nous avons ponctuellement organisées nous semblaient très positifs.»

Tout est-il terminé pour autant? Non. Il y a d'abord la pétition. «Nous avons reçu plus de 400 signatures en moins de deux semaines», explique Gérard Sapey. «De nombreux soutiens nous sont de plus venus de l'étranger.»

Pour le président de la Fondation de l'Espace Rousseau, la chose dénote un réflexe aussi bien civique qu'affectif. «Rousseau reste une figure emblématique. Il incarne la souffrance, l'attention due aux petites gens, le respect de la nature et une persécution pouvant aller jusqu'à la manie.»

Auditions et recours

Outre ce texte de soutien, sur lequel chacun peut encore poser son paraphe, il y a la procédure en cours. E conduits par le magistrat, Isabelle Ferrari et Gérard Sapey ont demandé à se faire entendre par la Commission des arts et de la culture de la Ville de Genève, ce qui constituait leur droit le plus strict. «Elle devra évaluer les coûts et la pertinence d'un rapprochement avec la Bibliothèque publique et universitaire (BPU), où loge le Musée Rousseau.»

C'est Florence Kraft Babel, la fille du pasteur, qui préside la dite commission, chargée d'écouter les gens à leur demande («Nous n'avons pas le pouvoir de convoquer») et de tirer («Mais cela peut prendre du temps») des conclusions. «Le Municipal a toujours le dernier mot. Dans le cas présent, il devra forcément statuer sur un sujet que Patrice Mugny a simplement éludé.»

Blonde, drôle, délurée, la libérale Florence Kraft voit bien où la chatte a mal aux pieds. «Lancé par l'Etat, propriétaire du 40, Grand-Rue, l'Espace a ensuite été confié à la Ville. Une vieille brouille divise ces collectivités. Rousseau en fait les frais. Il semble tout de même étrange que notre cité, qui dépense chaque année plus de 200 millions pour la culture, ne puisse pas trouver 150 000 fr. pour rappeler la mémoire du plus célèbre de ses fils.»

Une absence de vision

La conseillère municipale va plus loin. «Quand on regarde de près, on constate que la culture genevoise a tout du sac de nœuds. Où que vous tiriez la pelote, vous tombez sur l'un d'eux.»

L'Espace Rousseau se retrouve ainsi pris dans un écheveau où il y a la reconstruction de la Comédie, l'élimination du Théâtre Para-Surbeck, la disparition du Musée des instruments anciens de musique, le BAC (Bâtiment d'art contemporain) ou l'horizon 2010 du Musée d'art et d'histoire. Qu'en déduire? «Que Genève, mais je parle ici à titre personnel, reste incapable d'avoir une vision globale de la culture et de proposer le moindre projet d'avenir cohérent pour celle-ci.»

Après l'écheveau, revenons à nos moutons. Alors qu'Isabelle Ferrari se retrouve sans emploi, tout pourrait se révéler assez long. Il y aura encore des auditions, dont celles des responsables de la BPU. Une décision devrait intervenir d'ici à fin 2006. Sera-t-elle positive? On peut l'espérer maintenant que la gauche, incarnée par un Jean Spielmann, a rejoint la droite contre le centre.

Reste à savoir comment l'Espace se verrait intégré dans le circuit genevois. Florence Kraft sourit. «Où et avec qui? Vaste question...»

L'idée d'un Musée au 40, Grand-Rue progressse

Publié le 19 janvier 2006

«Genève a bien de la peine à reconnaître le génie de Rousseau», vitupère Gérald Sapey. Si Patrice Mugny veut supprimer son Espace, le Musée et l'Ile ne vont selon lui guère mieux. «Le Musée est une nécropole et l'Ile un dépotoir.»

Rien de nouveau sous le soleil. L'écrivain, philosophe, pédagogue et musicien n'est jamais parvenu à faire l'unanimité chez lui. «Même la Révolution genevoise n'a pas réussi à lui ériger le monument dont elle rêvait au départ», rappelle Danielle Buysens à la BPU.

La conservatrice connaît bien les querelles de chapelles au sein d'une l'université cathédrale. «Chacun a son Rousseau et tient à le garder.» «Essayez de mettre les rousseauistes autour d'une table, pour autant qu'ils acceptent de s'asseoir les uns à côté des autres», complète François Jacob, en charge de l'Institut et Musée Voltaire. «Vous verrez qu'ils ne sont d'accord sur rien.»

Le Musée Rousseau, qui se trouve depuis 1916 au sein de la BPU, forme ainsi le territoire de

Charles Wirz depuis 1969. «Il s'agit d'une émanation de la Société Rousseau. L'idée s'est concrétisée après le succès des fêtes marquant le bicentenaire de la naissance de l'écrivain en 1912.»

Derrière l'Espace Ami-Lullin, dans une sorte d'alcôve, se trouvent regroupés à l'ancienne, objets, gravures et manuscrits. «J'ai plusieurs fois changé l'aménagement d'origine, qui me semblait terriblement poussiéreux», poursuit Charles Wirz. Trois sources ont ravitaillé le rousseauiste, qui est par ailleurs l'ex-directeur de l'Institut et Musée Voltaire. Il s'agit du fonds de la Société, de celui de la BPU et de «prêts consentis par des particuliers».

Un difficile mariage

Certains envisagent maintenant une fusion entre l'Espace et l'actuel Musée Rousseau. Un projet souhaite ainsi que la totalité du 40, Grand-Rue, où rien ne subsiste du décor ayant vu naître l'auteur de *La nouvelle Héloïse*, finisse en lieu commémoratif de vaste envergure. L'Espace n'en aurait constitué qu'une préfiguration, comme la salle de la BPU. Mieux vaut ne pas parler de ce mariage à Charles Wirz. «Je n'ai rien à dire sur l'Espace Rousseau.» A l'entendre, c'est comme si l'on avait fermé un mauvais lieu dans la Vieille-Ville.

Un tel Musée - «qui pourrait même se permettre un regard critique», estime Danielle Buysens - ferait pourtant pendant au Musée Voltaire, né entre 1952 et 1954. La situation de base serait symétrique. Une figure notable se verrait honorée dans l'un des immeubles où elle a vécu.

L'origine des collections se révélerait cependant moins simple Grand-Rue qu'aux Délices où les voltairiens, eux aussi désunis, enterrent la hache de la guerre. «Nous avons eu la chance de partir du somptueux ensemble d'imprimés et de manuscrits réuni par Théodore Bestermann», explique François Jacob. «Cet Anglo-Polonais donnait tout contre la restauration d'une maison appartenant à la Ville et un poste de conservateur.»

«Alors que la Ville finance un Musée Voltaire, rattaché à la BPU, il me semble choquant qu'il n'existe pas de vrai lieu pour le Genevois Rousseau à Genève», conclut - une nouvelle fois à titre personnel - Florence Kraft. Elle n'est pas la seule à le penser. Mais comment le transformer en havre de paix? «Il faudrait une figure assez charismatique pour surmonter les dissensions», pense François Jacob, «un nom qui fédérerait les esprits, comme celui d'Olivier Fatjo autour du Musée - privé? - de la Réforme.» Un nom à proposer? «Pas vraiment, hélas! Où est le Jean Starobinski qui aurait trente ans de moins?» (*ed*)